Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 3 (1865)
Heft: 16

Artikel: Mon petit journal
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-178031

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

civilisation, auquel la Suisse et l'Allemagne ont fait une si large part et qui forme aujourd'hui l'une des principales préoccupations de la France.

Citons encore, au milieu de plusieurs autres, un toast chaleureux porté par un de nos jeunes compatriotes, M. Jules Guex, aux sociétés de bienfaisance à l'étranger.

Deux observations pour finir ; les Suisses sont beaucoup plus rangés à Paris que dans leur pays ; au lieu de composer leur banquet de deux ou trois actes où la gaîté est poussée jusqu'à ses dernières limites, il n'y a ici qu'un seul acte, le premier bien entendu, le sérieux, et qui se termine avant minuit.

Ensuite, au lieu de laisser à chacun le droit de parler à son aise, au risque de ne pas se faire applaudir, on règle à l'avance toasts et orateurs ; chaque convive reçoit au commencement de la soirée le programme complet de celle-ci ; il n'y a ainsi à craindre aucune de ces surprises qui pourraient avoir une fâcheuse influence sur la digestion. Nous comprenons qu'à Paris il y ait prudence à se mettre en garde contre certaines intempérances de langage qui pourraient avoir leurs inconvénients.

Malgré cela, la fête était suisse, bien suisse, et chacun en gardera le plus agréable souvenir.

***

Les partis.

— Ah ! pas de politique dans le *Conteur !* t'écries-tu déjà, ami lecteur. — Ne crains rien, je serai sage, et je ne te demande qu'un peu d'indulgence.

Lorsque j'ai lu quelques-uns de nos journaux politiques d'opinions diverses et que je réfléchis ensuite sur ma lecture, je m'aperçois bientôt que je n'en sais guère plus qu'auparavant, et j'en ris tout mon soûl. En effet, les uns disent toujours : Amen ! et les autres crient toujours : haro !

Les uns font du souverain l'idole de leur cœur, les autres l'objet de leur haine. Aussi, sais-tu ce que je fais pour avoir quelque chose qui ressemble un peu à la vérité ? Je prends une moyenne de leurs appréciations.

Les partis !.. Mais qu'est-ce donc qu'un parti en politique ?... C'est..... Ma foi, je n'en sais rien... Je dirai, peut-être, que c'est le plus souvent un habit dont s'affublent l'intérêt, l'ambition ou la déception pour se donner un air respectable. Peut-être encore est-ce une affaire de mode ?...

Tous les partis veulent le bien du peuple, personne n'en doute ; mais, en attendant, ils ne font que semer la discorde parmi les citoyens ; c'est là leur conséquence inévitable.

J'aimerais que tous prissent pour devise : « La justice pour tous ! » c'est-à-dire que, à part quelques divergences d'opinions que l'on discuterait *amicalement*, chaque parti reconnût ce qu'il peut y avoir de bon dans les partis opposés, dans le gouvernement issu de ces derniers ; qu'ils vissent dans les gouvernants des citoyens seulement et non des partisans d'un autre système qu'il faut s'efforcer de renverser.

Je voudrais que tous les partis se tendissent la main pour procurer le bien public en donnant leur appui à ce qu'il y a de beau, de bien et de moral de quelque source qu'il sorte, en faisant abstraction des individus comme parti, mettant ainsi en pratique ce grand principe : les hommes sont tous frères. Les journaux, leurs organes, répandraient parmi les masses les idées de fraternité et d'union et non les dissensions et les haines, précurseurs des guerres civiles.

Je désirerais, en un mot, que les partis ne prissent pas pour devise ces mots : « Hors de nous, point de salut ! »

Voilà, ami lecteur ! Tu diras que c'est une utopie. J'en conviens, mais avoue qu'il serait bien bon qu'elle n'en fût pas une.

Tu vas rire encore. Je me plais à rêver un temps où, après avoir déposé leurs haines et leurs passions sur l'autel de la patrie, le *Journal de Genève* et la *Nation Suisse*, la *Patrie* et l'*Eclaireur*, le *Nouvelliste* et la *Semaine*, la *Griffe* et ses ongles, les organes de tous les partis, enfin, conduits par la vénérable *Gazette de Lausanne*, le *Conteur Vaudois* fermant modestement la marche, tous, couronnés de fleurs et la face rayonnante, iront faire vœux de s'unir pour la propagation du bien, de la concorde parmi les enfants de la commune patrie. Ils prendront tous la même devise et se jureront une amitié durable en se donnant une accolade fraternelle !... Le mot de *parti* aura vécu : il n'y aura plus que des citoyens bien pensants.

— C'est une utopie bien plus grande encore, n'est-ce pas ? Certes oui ! malheureusement ; tant que l'homme sera ce qu'il est, les partis existeront, car chacun a son dada, et la politique en fournit tant, que bien souvent on en prend un sans s'en apercevoir : c'est mon cas, ami lecteur !... Là-dessus, je te quitte persuadé que je ne saurais t'avoir blessé par ma franchise.

A. C.-R.

Mon petit journal.

A propos, à quoi en est la Compagnie de l'ouest avec son emprunt ? — Je n'en sais rien ; la *Gazette* n'en parle-t-elle pas ? — Je l'ignore, je ne la lis jamais. — Et la *Patrie ?* — Pas davantage. — Vous lisez alors le *Nouvelliste ?*... — Non. — L'*Eclaireur ?* — Non. — Le *Message ?* — Non, non, mille fois non ; vous m'ennuyez avec vos journaux : tenez, si vous voulez absolument le savoir,... je ne lis au monde que la *Feuille des avis officiels*. — Pas possible ! — Et, ne vous en déplaise, je vous dirai même que, selon moi, c'est le seul journal intéressant. Quelle variété dans

ses annonces! que d'art dans la manière dont ses articles sont groupés! Jugez-en vous-même.

Ponts et chaussées. Fournitures de brassards fédéraux. Cantines au camp de Bière. Fournitures militaires. Gymnase. Compagnie de l'ouest. Caisse d'épargne. Fromageries. Fécondine. Tuyaux de fontaines.

Quoi de plus utile que les ponts et les routes, de plus nécessaire qu'un gymnase, de plus digne d'intérêt que les chemins de fer?... Est-il quelque chose éveillant davantage de souvenirs qu'un brassard fédéral, qu'un camp et une cantine?... Les travaux publics, le militaire, le commerce, l'agriculture, l'amélioration de la race bovine, voilà les grandes questions qui seules doivent être discutées et que, seule entre ses sœurs, reproduit la *Feuille des avis officiels*, cette reine des journaux.

Oui, je préfère mille fois la fécondine qui produit, à Bismarck qui détruit. Si vous voulez faire plaisir au roi de Prusse, lisez les journaux politiques, personne ne vous en empêchera. Quant à moi, je m'en tiendrai mordicus à mon Benjamin. Cependant je dois reconnaître que rois et bergers sont égaux après la mort!..... Hélas, j'ai vu un morceau de fromage enveloppé dans l'*Eclaireur* et un saucisson se draper dans les plis de la *Feuille des avis officiels!* . . . . . .

. . . . . .

Mais quel est ce papier qui vole au gré du vent? saisissons-le au passage..... ô surprise! c'est ma feuille favorite.

De ton onglet détachée,
De tous les côtés tachée,
Où vas-tu? — Je n'en sais rien;
Par la fenêtre lâchée,
Je n'ai plus aucun soutien.
De son inconstante haleine,
Le zéphir ou l'aquilon
Dès ce matin me promène
De la Barre au Petit-Chêne,
De la Gare à Montbenon.
Je vais où le vent me mène,
Où va maint autre papier,
Je vais où va toute chose,
Où va la feuille de rose
Et la feuille de laurier.

G.

Voici quelques lignes empruntées au rapport adressé à l'empereur par M. Duruy, sur l'enseignement primaire en France. On remarquera surtout le passage où il est question de la Suisse et du canton de Vaud en particulier. M. le ministre a-t-il été bien renseigné?... Espérons-le.

« En 1832, on ne comptait dans les écoles primaires que 59 élèves sur 1000 habitants, cette proportion s'élève à 116 élèves, en 1863, mais beaucoup sortent des écoles avec des connaissances insuffisantes et bien vite oubliées, de sorte qu'un tiers environ des conscrits et des hommes contractant mariage ne sait point signer.

L'instruction obligatoire n'est point une nouveauté en France. Jeanne d'Albret l'avait instituée en Navarre; Louis XIV et Louis XV avaient rendu des édits à ce sujet, et le 25 décembre 1793, la Convention avait solennellement décrété que, dans toute l'étendue de la république, les enfants seraient contraints de fréquenter les écoles.

La plupart des Etats de l'Europe ont rendu l'instruction obligatoire, et si dans quelques-uns, Portugal, Italie, etc., cette loi est restée une lettre morte, ailleurs elle a donné des résultats intéressants à étudier. Ainsi, dans l'armée prussienne, 3 jeunes soldats seulement sur 100 sont complétement illettrés. En Suède, sur 385,000 enfants, 9000 seulement sont restés sans instruction. En Suisse, l'effet moral produit par la diffusion de l'instruction est tel qu'à la fin de juillet dernier, il n'y avait personne dans la prison du canton de Vaud ni dans celle de Zurich, et deux détenus seulement à Neuchâtel.

La gratuité, qui avait aussi été décrétée par la Convention, est également de règle dans une partie de la Russie et de l'Allemagne, tandis qu'en France un peu plus de deux millions d'enfants, répartis dans toutes les espèces d'écoles primaires, coûtent environ dix-neuf millions à leurs parents. »

LES BOTTES DE CENDRILLON

(7)

Je restais donc seul à Pervenche, et seul je l'aurais sauvée si j'eusse pu sans cesse rester près d'elle; mais il me fallait songer au travail. La maladie se prolongeait, je voyais de jour en jour diminuer mes ressources, et mon activité devait les renouveler autant que possible. C'était là tout notre avenir. J'avais donc arrangé la distribution de mon temps de manière à ne pas perdre une seule minute. Je me levais avec le jour; jusqu'à neuf heures, je travaillais sans relâche. C'était autrefois le moment de mon déjeûner. Je l'employais à faire le ménage et les petites commissions de ma fille. Je lui donnais ce nom chéri, seulement à part moi, et jamais devant elle; j'avais si grand peur de l'humilier! A dix heures, je me remettais à la besogne jusqu'à trois. C'est alors que j'avais l'habitude de prendre mon dîner. Je retournais voir et consoler la malade. Enfin je revenais à quatre heures à mon échoppe, pour ne la plus quitter que lorsque la nuit m'empêchait de continuer mon ouvrage.

Les soirées, je les passais au chevet de Pervenche. Je restais là jusqu'à ce que le sommeil vînt fermer ses paupières; alors je gagnais le salon sur la pointe du pied, et je me couchais en travers de la porte, afin de pouvoir m'éveiller au moindre bruit. — Souvent nous causions très-tard. La malade souffrait beaucoup et dormait très-peu. Mon bavardage l'amusait. Jugez si je me creusais la tête pour trouver chaque soir quelque chose de nouveau à lui conter pour l'assoupir.

Elle avait voulu savoir comment et pourquoi je l'aimais; car mon affection lui semblait une énigme. Moi, je lui avais tout dit naïvement. Aux premiers mots, je la vis sourire; mais je ne pus achever, elle se mit à pleurer.

Lorsque son émotion fut un peu dissipée, elle m'attira vers elle et voulut un baiser de mes lèvres sur son front brûlant. Je n'osais pas: mais elle m'assura que cela lui ferait du bien, et je